

jeu généralement; car c'est la non observation de ces sages réglemens, peut résulter pour nous les conséquences les plus graves.

Il faut reconnaître que la Providence nous a fait naître dans un pays richement doté de la nature: climat des plus salubres, espace sans fin, productions naturelles aussi riches que variées, ressources de tout genre mises à notre disposition, etc. Mais nous ne pouvons aller, d'un autre côté, que nous usons et méprisons de ces dons précieux avec une imprévoyance, un manque de mesure, bien propre à faire suspecter notre sagesse et à nuire à notre intelligence.

Il viendra un temps qui n'est pas éloigné—il paraît même déjà arrivé pour certaines localités—où nous serons forcés de reconnaître notre faute, de condamner la prodigalité avec laquelle nous aurons dissipé des richesses incalculables à notre disposition, et de chercher, avec bien des peines et un succès incertain, des remèdes à un état de choses où notre imprévoyance seule nous aura conduits.

Nos forêts si vastes, si riches, si densément boisées, disparaissent à vue d'œil, sous la hache aveugle de notre imprévoyant cultivateur. On le croirait parfois privé d'une espèce de furie pour faire disparaître toute trace de végétation forestière. Le feu est souvent appelé à prêter son concours au fer pour une plus prompt destruction: et on balaye si net, que déjà, dans une foule de paroisses, on voit des espaces immenses, où l'œil ne peut rencontrer un seul arbre au milieu des champs, pour offrir son ombre rafraîchissante aux animaux des pâturages, ou autour des habitations, pour égayer, diversifier le paysage et purifier l'air que l'on respire. C'est à tel point, qu'en plusieurs endroits, des terres qui par leur étendue pouvaient, tout en offrant des champs suffisants pour la culture, conserver du bois à perpétuité pour les besoins de la ferme, n'ont plus aujourd'hui de quoi faire une perche, un piquet, un manche d'outil, pas même une hache! Déjà l'on est obligé d'aller chercher le combustible pour nos rudes hivers, à des 5, 6 et 7 lieues! Et qu'en sera-t-il dans 20 ans, 30 ans, 40 ans d'ici!.....

Mais je laisse de côté pour aujourd'hui ce sujet sur lequel je reviendrai probablement plus tard, et je poursuis le même aveuglement du cultivateur relativement à la protection des oiseaux insectivores, que la loi protège et dont on ne paraît pas assez priser l'importance.

On met à la destruction des oiseaux un acharnement plus stupide encore que pour la disparition des forêts. Je dis stupide, et je ne crois pas que le terme soit trop fort. En effet, ne faut-il pas manquer d'intelligence, d'humanité, pour maltraiter et mettre à mort des êtres jouissant de la vie, sensibles à la douleur comme nous, et qui semblent rechercher notre société, non pas pour s'ériger en ennemis, mais plutôt pour nous aider à supporter plus agréablement les peines de la vie, pour nous donner des leçons dans les devoirs de la maternité, le soin dû au jeune âge, l'éducation de la famille! Est-il rien de plus égayant, de plus propre à chasser la mélancolie, de plus invitant au travail, que le babillage des hirondelles, le chant des pinçons (rossignols), des chardonnerets, etc., qui dès la première aurore, font retentir les échos de leurs notes, et avant même qu'un rayon de soleil ait pénétré dans votre fenêtre, apportent déjà la becquée à leurs jeunes couvées!

L'hirondelle, qui partant du rivage ou de la mare voisine, le bec plein de mortier qui doit entrer dans sa nouvelle construction, au lieu d'aller en droite ligne, paraît s'engager à multiplier ses générations, tout en répétant ses notes amoureuses avant d'arriver à la corniche de votre demeure, ne semble-t-elle pas dire au laboureur, péniblement courbé sur le soc de sa charrue, qu'il faut ainsi en prendre gaiement son parti? que l'attachement, l'amour des êtres qui sont là, à la demeure, le dédommageront des sueurs qu'il répand ainsi pour eux.

Quant au soin de la famille, qu'on ne permette de citer ici Buffon, ce grand peintre de la nature.

"Tout mariage, dit Buffon, suppose une nécessité d'arrangement pour soi-même et pour ce qui doit en résulter; les oiseaux qui sont forcés, pour déposer leurs œufs, de construire un nid que la femelle commence par nécessité, et auquel le mâle amoureux travaille par complaisance, s'occupant ensemble de cet ouvrage, prenant de l'attachement l'un pour l'autre; les soins

multipliés, les secours mutuels, les inquiétudes communes, forment ces sentimens, qui augmentent encore et qui deviennent plus durable pour une seconde nécessité, celle de ne pas laisser refroidir les œufs, ni perdre le fruit de leurs amours pour lequel ils ont pris déjà tant de soins: la femelle ne pouvant les quitter, le mâle va chercher et lui apporte sa subsistance; quelquefois même il la remplace, ou se réunit avec elle pour augmenter la chaleur du nid et partager les ennuis de sa situation; l'attachement qui vient de succéder à l'amour subsiste dans toute sa force, pendant le temps de l'incubation, et il paraît s'accroître encore et s'épanouir davantage à la naissance des petits; c'est une autre jouissance, mais en même temps ce sont de nouveaux liens; leur éducation est un nouvel ouvrage auquel le père et la mère doivent travailler de concert. Les oiseaux nous représentent donc tout ce qui se passe dans un ménage honnête: de l'amour suivi d'un attachement sans partage, et qui ne se répand ensuite que sur la famille. Tout cela tient, comme l'on voit, à la nécessité de s'occuper ensemble de soins indispensables et de travaux communs; et ne voit-on pas aussi que cette nécessité de travail ne se trouvant chez nous que dans la seconde classe, les hommes de la première pouvant s'en dispenser, l'indifférence et l'infidélité n'ont pu manquer de gâter les conditions élevées.

Nos oiseaux domestiques, dit encore Buffon, gâtés par l'abondance dans laquelle ils vivent, par toutes les commodités que l'homme leur fournit, se trouvent soustraits à la nécessité du travail en commun; ils ont goûté au luxe et à l'oisiveté, et n'ont pas tardé à en montrer les premiers effets, libertinage et paresse."

Et ce sont ces êtres charmants, ces gais compagnons de travail, ces chanteurs infatigables, que l'homme des champs s'acharne à poursuivre. Non seulement il les tue dès qu'ils se trouvent à sa portée, mais il semble vouloir exterminer la race, frappant la famille dans sa source en enlevant les œufs, en détruisant leurs nids! en voyant les enfans tendre avec tant de soins leurs cages et trébuchets, et ces longs chapelets d'œufs qu'on étale sur les murailles des demeures de nos cultivateurs, ne serait-on pas porté à croire que les gens de la campagne considèrent tous les oiseaux comme autant d'ennemis, et que ces œufs ainsi enfilés sont là, étalés comme autant de trophées de leurs victoires?

Et presque toujours ces trophées ne sont pas le produit d'oiseaux nuisibles ou indifférents, mais bien de ceux des plus utiles, de ceux que la loi protège et que le cultivateur a le plus grand intérêt à conserver. Car la plupart sont des insectivores, de l'ordre des passereaux. Ces oiseaux se nourrissant d'insectes, fréquentent habituellement vos jardins, vos vergers et vos champs, parce que les nombreux insectes qui ravagent vos cultures leur offrent là, en tout temps, mais surtout lors de l'éducation de leurs petits, une nourriture abondante et saine. Aussi voyez ces tritris qui viennent plier leur nid dans votre verger, parce que les nombreuses chenilles qui ravagent vos pommiers et pruniers leur offriront une nourriture abondante, tant pour eux que pour leur nouvelle famille: les charbonnerets viennent cacher leur berceau dans vos gadelliers, de là ils gèberont au passage les monches sans nombre qui passeront au-dessus d'eux, ils n'auront qu'à allonger le cou pour mettre dans le bec de leurs petits les nombreuses larves de nématodes qui dévorent les feuilles des arbrisseaux où ils sont placés; et ainsi pour de centaines d'autres. Ajoutons pour le tritris qu'il gardera encore votre basse-cour contre les déprédations des corneilles, car margot ramasse bien avec satisfaction les pois et autres grains que vous venez de semer, elle ouvre même assez lestement en automne les épis de blé d'inde pour en enlever les grains, mais elle aime aussi à se régaler parfois des succulents pousins d'une récente couvée. Cependant si votre verger recèle seulement un nid de tritris, votre basse-cour est à l'abri contre les ravages de la maraudeuse, car ceux-ci lui feront continuellement la garde, et du moment qu'elle se montrera, la feront par des poursuites incessantes à s'éloigner promptement.

Je m'arrête ici pour aujourd'hui, M. le Rédacteur, me proposant, dans un prochain article, si vous me le permettez, d'entrer dans plus de détails sur les différents oiseaux insectivores, et surtout d'exciter le zèle de tous ceux qui sont en mesure de le faire, à faire respecter les prescriptions de la loi à cet égard.—L'ARRÊTÉ PROVAKCHER.